

Les musiciens en gros plan

La recette de la gloire, cette rumeur?

En des temps très anciens, Erostrates, pour faire parler de lui, incendiait le Temple d'Ephèse et Alcibiade coupait l'appendice caudal de son caniche, en dépit, l'on veut croire, des légitimes protestations des intellectuels à manifestes et de la S. P. D. A. Plus près de nous, Jules Vabre aux âges romantiques, et Briolet aux âges « fin de siècle » surent asseoir des réputations qui en valaient d'autres sur de simples titres, c'est à savoir : *L'essai sur l'incommodité des commodes* et *Les Pensées d'un paveur en chambre*. Ce fut toujours un sérieux avantage de n'avoir rien fait. Encore faut-il n'en point abuser.

Dans ce sens, je comprends mal pourquoi les musiciens avides de quelque posthume notoriété s'astreignent en leurs terrestres jours à ce labeur qui, a dire d'expert, est à 99 % de transpiration. (L'expert s'appelle... Jacques Ibert, tout simplement). Rien n'arrive que par les femmes, et qui ne sait que le moindre musicastre en est couvert à l'égal d'un héros de M. Drieu la Rochelle? Vous pensez bien que je ne vise point les violonistes dont l'archet enfile les cœurs féminins en brochette, les ténors légers-légers qui les prennent à la glu de leurs demi-teintes, ni des timbaliers de jazz nègre qui en écrasent à chaque coup de maillet sur la peau tendue de leur drummer. C'est de vous que je parle, compositeurs, mes consentantes victimes. Je suis là pour témoigner que vous ne travaillez que la tignasse rebroussée par le vent de l'inspiration et le pied posé sur le tapis à indéfrisables ondulations de chevelures platinées.

D'où la recette, qui est le conseil même du poète : « Ne reste jamais sans amour ». Meuble ta vie d'aventures : rendez-vous (au printemps), scènes d'adieu (à l'automne) ; brouilles, quitteries, raccommodements, et autres condiments sentimentaux. Collectionne les billets doux et les missives enflammées. Quant à la musique, n'en perpète que juste ce qu'il faut pour sonoriser quinze cent mètres de pellicule. Et laisse faire les cinéastes...

De tout cela, quelque Abel Gance de l'avenir te fera de la gloire-cellulose. Le nôtre — celui de 1937 — vient de faire un *Beethoven*.

●

Je ne suis pas trop sûr de ne l'avoir jamais raconté ici.

Dans cette petite ville de Flandre où ma petite jeunesse s'écoula, un soir qui en fut le grand soir, certaine tournée Baret — Baret ou autre — vint donner un *Beethoven* en vers. J'entends encore le Brichanteau de la troupe ou son Delobelle, lançant d'un geste de fier-à-bras au delà de l'enjambement qui m'apparaît indispensable, l'histrionique hémistiche : « J'ai — des projets gigantesques ». Je revois encore les neuf figurantes, fagotées de mousseline à fantôme, et versant, à pleins alexandrins, le lyrisme des neuf symphonies sur l'agonie du « grand homme ».

Bien sûr, Abel Gance qui est un artiste — un vrai — nous a épargné tout cela. Le texte d'abord : s'il n'est point de Romain Rolland, il est du moins de Stève Passeur. Ce qui n'empêche pas qu'il ne s'agisse ici que d'anecdotes : celle d'un « grand amour » de Beethoven, d'un seul. De sa trentaine de « petites amies », nous ne voyons

que Thérèse de Brunswick et cette Juliette Guicciardi qui parut une coquette à Romain Rolland, une aventurière à Edouard Herriot et qui n'est ici rien de plus qu'une star. Quant à Amélie Sébald, qui pourrait bien avoir été la destinataire de la lettre à l'Immortelle Aimée, elle ne paraît même pas dans le film ; par contre Heilingenstadt, est au dépit de toute vérité, devenu un moulin dont les ailes virevoltent en plein ciel. C'est que cela jette une alternance romantique d'ombre et de lumière dans le logis qui, pour ne pas être une tour d'ivoire, n'en est pas moins situé en plein sublime. Et voilà peut-être le pire de ce film : c'est qu'il vise au sublime intégral. Abel Gance règle les scènes sur le plan du sublime ; l'opérateur tourne sur un sublime rythme sa manivelle ; le garçon de plateau manie de sublimes accessoires ; le musicien ne fait rien que de sublimes citations : l'*Héroïque* et la *Pastorale*, l'*Appassionata* et le *Clair de Lune*. Ah ! ce *Clair de Lune* ! Enfoncé l'*Ave Maria* sur un prélude de Jean Sébastien ! Nous avons désormais un *Miserere* sur l'Adagio de cette lunaire sonate.

Mais voilà que je n'ai rien dit encore de M. Harry Baur. Je n'ignore pas qu'il y avait en Amérique un Beethoven en puissance dans Robinson ; qu'il y en avait un autre dans Laughton en Angleterre, et en Allemagne dans Peter Loore. En France, il y a M. Harry Baur. D'ailleurs, il est excellent M. Harry Baur. Il ne manque cependant pas, dans la plus tumultueuse exaltation, de faire sublime, lui aussi, du front, des yeux, des sourcils, de la mâchoire, du menton et du reste. Mais il parvient quand il simule l'immobilité de la mort, à ressembler de très étonnante façon au masque, au masque sublime, lui, pour de bon.

Mon art, disait Beethoven, ne doit servir qu'au réconfort des pauvres. Peut-être Abel Gance a-t-il voulu que le sien en fasse autant ? Il n'y réussit pas si mal. A côté du suffrage des élites (mais pourquoi, Abel Gance, pour l'édification de celle-ci, n'avez-vous pas choisi un Jean Christophe ?), il y a celui des foules, de la foule de ces âmes candides qui rêveront devant ces images : leur jeunesse rêvait bien devant ce chromo trop célèbre où un violoniste et un pianiste également chevelus opèrent dans un atelier de rapins, au milieu d'un cercle de couples en extase.

D'ailleurs, pouvait-on ciné-beethovéniser mieux ? Non peut-être. A tout prendre, ce Beethoven primaire mais puissant vaut bien le Schubert maladroit et ahuri flanqué de sa Comtesse Esterhazy (Martha Eggert) de la *Symphonie Inachevée*, et le Mozart un rien précéleux que Stéphane Haggard montra amoureux d'une Constance-nymphéau-cœur-fidèle. (L'interprète du rôle, Victoria Hopper, avait interprété Tessa).

A cette galerie, il faut ajouter un *Pergolèse*, un *Bellini* (*Casta Diva*), et un ou deux Chopin : comment échapperait-on à la camera quand on a composé la Valse de l'Adieu et qu'on est mort poitrinaire ? (La langueur se porte encore à l'écran). Ce Chopin parut, sauf erreur, en 1928. Le cinéma ne chantait pas encore. Et devant la toile où Pierre Blanchard était l'amoureux candide de Maria Wodzinska, c'était M. Victor Gilles qui caressait l'ivoire avec les plus jolis doigts.

Mais l'on dit que ce n'est pas fini. Ne nous annonce-t-on point un Bach, un Liszt, un Wagner ? Et autre part, un Rossini et un Hugo Wolf ? Alors, à quand chez nous un Berlioz ? Somme toute, j'avais raison en commençant : devant l'écran de l'avenir, tous les musiciens ont des chances, à l'exception de Bruckner et de Clapisson. Clapisson à cause d'un nom vraiment trop aphonogénique. Et Bruckner parce qu'il mourut vierge.

José BRUYR.